

Un petit coup frappé à la porte du boudoir suspendit le dialogue. Une tête éveillée de soubrette passa entre les deux rideaux de la portière, et une voix plus familière que cérémonieuse, dit avec un petit accent d'intelligence :

—Le peintre de la senorita vient d'entrer.

Anita eut un geste d'humeur, courut se mirer dans la glace, s'assura que ses larmes étaient bien séchées, et avec une émotion jouée :

—Cette Rosita est insupportable. Je suis horriblement mal coiffée aujourd'hui. Je ne retrouverai jamais la pose d'hier.

Quelques minutes après, la soubrette introduisit Horace Stone dans le boudoir.

Le duc alla au-devant de l'artiste, lui tendit amicalement la main, le complimenta sur son exactitude et le conduisit à sa fille, qui était restée debout au fond de la pièce.

Elle accueillit le salut du jeune homme avec un sourire qui, dès le premier instant, ne laissa plus aucun nuage sur son front.

Horace fit galamment l'éloge de la toilette de la jeune fille.

—C'est exactement la même que celle d'hier, reprit-elle vivement, je n'avais pas le droit d'y rien changer.

—Je la trouve pourtant plus gracieuse, senorita, répartit-il avec embarras.

Rosita avait mis en place le chevalet et la toile. L'artiste, après un échange de quelques paroles avec le duc, reprit son travail.

De temps à autre Anita se levait, impatiente de voir les progrès de l'œuvre.

—Je ne fais qu'esquisser les contours, senorita dit le peintre; vous ne pourrez vous rendre compte de l'ensemble que lorsque j'aurai tâché de rencontrer la ressemblance, et je me trouve devant un modèle dont il me sera peut-être impossible de rendre toute la beauté.

La flatterie était délicate, exprimée toujours dans la langue un peu hyperbolique et naturellement séductrice des Lope et des Calderon. La voix de l'artiste avait de plus des accents qui saisissaient la jeune fille d'un intime ravissement. En dépit d'elle-même, elle eut un léger mouvement de la tête qui en accusait, avec un charme nouveau, les élégantes proportions.

Chaque fois qu'Horace levait ses regards sur elle, un trouble qu'il ne pouvait vaincre s'emparait de lui et il se plongeait dans une douce extase d'où il tirait heureusement une question du duc assis à quelque pas du chevalet et paraissant lire attentivement un journal.

—La convocation des Cortès est enfin décidée; le nouveau ministère ne peut tarder à être constitué.

Don Alexandre, poursuivant sa lecture à voix haute, avait prononcé cette phrase au moment où l'artiste absorbé dans sa rêverie, contemplait son modèle dont il admirait évidemment les traits beaucoup plus qu'il ne les étudiait.

Horace eut le tressaillement du poète qui, emporté dans les plus hautes régions du ciel, se sent tout d'un coup précipité sur la terre pour y tomber dans la prose plate et froide de la politique.

Cependant il se remit tout à coup de cette effroyable chute, à la pensée que sa distraction pouvait trahir le cours de son esprit, et répondit à don Alexandre par un compliment de circonstance.

—C'est nous donner la certitude, monsieur le duc, de votre prochaine arrivée au pouvoir, dit-il avec une intonation qui avait pour but d'électriser la fibre de la vanité.

—Mon père a droit depuis longtemps à cet honneur, répartit Anita.

—La reine ne saurait avoir de conseiller plus éclairé, fit le peintre.

—Et plus dévoué, commenta la jeune fille.

—Je ne cherche pas le pouvoir, dit le duc, mais si mes amis et la couronne m'obligent à en accepter le fardeau, je céderai à leur volonté, avec la conviction d'entreprendre une tâche d'autant plus difficile que les ennemis du trône sont déjà parvenus à l'ébranler et que le jour n'est peut-être pas loin où nous serons aux prises avec un nouveau soulèvement carliste et peut-être avec une insurrection républicaine.

—Mon père a toujours été l'adversaire déclaré du comte de Montémolin, de don Juan et de leurs partisans, reprit Anita, et c'est le duc de Balboa

qui a contribué plus qu'aucun autre grand d'Espagne, à faire envoyer au supplice le général Ortéga, quoique je l'ai bien imploré en faveur du malheureux condamné.

—Il y a des crimes pour lesquels il n'y a pas de pardon, dit le duc avec une froide sévérité. J'ai voté pour la mort d'Ortéga avec la majorité du Sénat, parce que nul n'a le droit d'écarter le bras qui doit frapper les coupables; quand la société réclame une expiation légitime, la clémence est une injure faite à la justice. Je blâme la faiblesse du gouvernement qui, d'accord avec la reine, a fait grâce, dans ses derniers temps, à quelques-uns des officiers carlistes les plus compromis, après avoir fait exécuter Ortéga. Si demain je suis appelé à prendre le portefeuille de la justice et de la grâce, dont il est question pour moi, mon premier acte sera de demander aux Cortès l'abrogation du décret d'amnistie. Le repentir ne suffit pas pour désarmer les vindictes publiques.

La conversation se prolongea quelque temps. Horace était heureux de voir durer la séance au delà des deux heures convenues, et il saisissait avec empressement, encouragé par Anita, chaque prétexte de varier les sujets de l'entretien.

Le duc, de son côté, semblait avoir le désir de ne pas laisser partir l'artiste et, dès que le dialogue menaçait de finir, il le ranimait par une interrogation nouvelle. Très habilement, et sans que son interlocuteur en eût conscience, il l'attira sur le terrain où depuis la visite qu'il avait faite à l'atelier du peintre, des pensées, vainement chassées, le ramenaient constamment.

—Votre tour du monde a dû vous permettre de faire toute une moisson de souvenirs? dit-il.

—Vous nous les raconterez, n'est-il pas vrai? demanda la jeune fille avec un accent de prière qui ressemblait presque à un ordre.

—Vous m'enlevez d'avance toute liberté du refus par lequel il est d'usage de faire précéder le consentement, senorita, répondit le peintre, et pour vous prouver mon obéissance, je m'exécuterais dès aujourd'hui même, si je ne craignais d'abuser de la patience qui est, je le vois, une des vertus de mon modèle.

Le duc joignit ses instances à celle de sa fille, et Horace avait commencé de dire qu'il n'était, comme sa sœur Virginie, qu'un enfant adoptif de sir Richard Stone et que tous deux avaient été recueillis par le quaker bienfaisant dans des circonstances dramatiques, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit et livra passage à Rosita qui annonça l'arrivée de don Pablo Garcia, et remit au duc un billet cacheté.

Don Alexandre déchira l'enveloppe, lut rapidement quelques lignes, et, avec un léger tremblement de la voix :

—Je regrette, mon cher monsieur, dit-il en se levant, de devoir vous quitter à l'endroit le plus palpitant de votre narration. Une affaire grave m'oblige à recevoir sur-le-champs, dans mon cabinet, la personne qui me fait passer ce billet. Mais comme je tiens autant que ma fille à ne point perdre un seul incident de vos aventures extraordinaires, je vous serais reconnaissant de faire accueil à ma demande, au risque de la trouver en contradiction avec celle que va vous faire mon tyran. Je n'ai pas de peine à lire dans les yeux d'Anita toute sa curiosité, et je vois poindre l'orage qui va éclater, si je parle d'interrompre, au moment le plus émouvant, ce roman de la réalité. Peut-être aurez-vous plus d'empire et pourrez-vous conjurer l'orage mieux que moi.

—Don Pablo peut attendre, dit Anita. Tu n'es pas, que je sache, à la merci d'un ancien serviteur.

Le duc se redressa avec un mouvement d'impatience.

—Il m'est impossible, dit-il un peu sèchement, de différer l'entretien que Pablo me demande.

—Il attendra, reprit la jeune fille avec un geste d'autorité. Je ne veux pas qu'on nous interrompe. Rosita va dire à don Pablo que mon père ne peut le recevoir en ce moment. Qu'il revienne plus tard.

La soubrette, sachant d'avance à qui appartenait l'autorité, se retira, et l'artiste allait reprendre son récit lorsque Rosita revint précipitamment avec un nouveau billet.

—Don Pablo insiste, dit le duc après avoir,

d'un coup d'œil, parcouru les lignes; sous peine d'encourir toute ta colère, je dois le voir à l'instant.

Anita lança un regard de dépit, presque de menace à son père, et, sans pouvoir maîtriser entièrement les sentiments qui l'agitaient :

—Je suis très contrariée, senor, dit-elle, s'adressant au jeune homme, d'avoir à constater devant vous que mon père est en pleine rébellion et je lui déclare qu'il n'a rien à espérer de mon indulgence. Je serai impitoyable.

—Le pardon n'est-il point, senorita, suivant l'expression du poète, la plus noble vengeance? répartit Horace en s'inclinant.

Elle lui tendit affectueusement une main qu'il retint un instant dans la sienne :

—Votre bonté me désarme, monsieur, fit-elle, et je consens, grâce à votre intercession, à ne pas exercer ma légitime rancune.

—Et les rancunes espagnoles sont terribles, commenta le duc.

Don Alexandre se dirigea vers la porte. Horace salua la jeune fille, promit de revenir le lendemain de meilleure heure et sortit avec le duc.

Anita fit signe à Rosita de rester.

—Assieds-toi là, dit-elle, et avant d'enlever le chevalet et le tableau, donne-moi sincèrement ton opinion.

La soubrette obéit et vint s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse :

—Regarde bien. Trouves-tu ce portrait ressemblant?

—La senorita le sait mieux que moi, dit la confidente, et Dieu me garde de ne pas être du même avis qu'elle.

—Tu es incorrigible, s'exclama la jeune fille; si je ne puis pas compter sur ta franchise, que veux-tu que je fasse de toi?

Anita vit une larme briller dans les yeux de la soubrette.

—Pardonne-moi, ma bonne Rosita, reprit-elle avec douceur, en lui donnant une caresse familière, tu sais combien je suis vive : je t'ai parlé rudement malgré moi, mais je ne sais plus ce que je fais ni ce que je dis... Aussi pourquoi ne pas me comprendre tout de suite? N'es-tu pas mon amie d'enfance, ma sœur de lait... Et ne t'ai-je pas fait entendre, depuis un mois, le même aveu à toi pour qui je n'ai pas plus de secrets que pour mon père?

—La senorita m'a dit qu'elle aime don Horace et elle ne me l'aurait pas dit que...

—Eh bien que...

—Que je l'aurais deviné tout de suite.

Anita ouvrit un coffret de nacre lamé d'or et en tira une croix en perles fines qu'elle attachait au cou de sa sœur de lait.

—Mais, senorita, dit la soubrette, vous êtes trop bonne pour moi. Voilà le douzième cadeau que vous me faites depuis quatre semaines.

—Fais-en ce que tu voudras ou rends-les moi si tu n'en veux pas.

Anita eut un trépigement d'impatience.

—La senorita se fâche encore contre moi.

—Tais-toi et parlons d'autre chose.

Rosita sourit.

—C'est à dire parlons d'Horace.

—Ah! petite friponne, tu commences à avoir de l'esprit. Tu as raison : parlons de lui puisque son nom et son image occupent toutes mes pensées.

Tandis que ce dialogue se continuait entre la jeune maîtresse et la soubrette, don Alexandre avait descendu avec le peintre les marches du grand escalier intérieur de son palais.

Au bas attendait un homme dont la mise recherchée ne dissimulait pas la vulgarité de l'aspect et du maintien. Il avait les membres gros et lourds, la figure commune, les mains épaisses et grossières, quoique gantées. Son dos voûté, son embonpoint, son regard audacieux, son allure sans aucune distinction, dénotaient dès l'abord un rustre enrichi. C'était Pablo Garcia.

Il jeta sur l'artiste un coup d'œil rude et défiant, salua avec l'effronterie d'un ancien valet devenu maître, et sans attendre que don Alexandre lui eût adressé la parole, vint se poster devant lui en disant à demi-voix :

—J'ai plusieurs communications importantes à vous faire.

Le duc, visiblement impatienté, désigna une